

Librio

**RAINER MARIA
RILKE**

•
**Lettres
à un jeune poète**



Lettres à un jeune poète

DANS LA MÊME COLLECTION

La Métamorphose suivi de *Dans la colonie pénitentiaire*,
Franz Kafka, Libro n° 3.

Faust, Johann Wolfgang von Goethe, Libro n° 82.

Le Joueur, Fédor Dostoïevski, Libro n° 155.

Le Journal d'un fou, Nicolas Gogol, Libro n° 121.

Enfance, Léon Tolstoï, Libro n° 628.

Le Nez, Nicolas Gogol, Libro n° 691.

Une tranche de bifteck et autres nouvelles, Jack London,
Libro n° 1295.

La Sonate à Kreutzer, Léon Tolstoï, Libro n° 1296.

Rainer Maria Rilke

Lettres à un jeune poète

et autres lettres de poètes

Traduites par Claude Porcell

Librio

Illustration de couverture : Leonid Osipovic Pasternak,
Rilke à Moscou, huile sur toile, 1930.
Collection particulière © bridgemanart.com

© Flammarion, 1994 pour la traduction des *Lettres*
© E.J.L., 2022 pour la présente édition

EAN 9782290377536

Paris, le 17 février 1903

Cher Monsieur,

Votre lettre ne m'est parvenue qu'il y a quelques jours. Je tiens à vous remercier de la grande, de l'aimable confiance qu'elle manifeste. Je ne peux guère faire davantage. Je ne peux entrer dans une discussion sur la manière de vos vers; toute intention critique est en effet trop éloignée de moi. Rien n'est moins capable d'atteindre une œuvre de l'art que des propos critiques: il n'en résulte jamais que des malentendus plus ou moins heureux. Les choses, quelles qu'elles soient, sont moins saisissables et moins dicibles qu'on ne voudrait la plupart du temps nous le faire croire; la plupart des événements sont indicibles, ils s'accomplissent dans un espace où jamais un mot n'a pénétré, et les plus indicibles de tous sont les œuvres de l'art, existences mystérieuses dont la vie, à côté de la nôtre, qui passe, est inscrite dans la durée.

Après cette remarque liminaire, il ne m'est permis d'ajouter que ceci: vos vers n'ont pas de manière propre, mais recèlent assurément, discrets et dissimulés, les débuts de quelque chose de personnel. C'est dans le dernier poème, « Mon âme », que je ressens cela le plus distinctement. Là, quelque chose qui vous est propre cherche à trouver ses mots et sa musique. Et dans le beau poème « À Leopardi », on voit peut-être s'élever une sorte de parenté avec ce grand solitaire. Malgré cela, ces poèmes ne sont encore rien en soi, rien d'autonome, pas même le dernier, ni le poème à Leopardi.

La lettre pleine de bonté dont vous les avez accompagnés ne manque pas de m'expliquer plus d'un défaut que j'avais senti à la lecture de vos vers, sans pouvoir cependant l'appeler par son nom.

Vous demandez si vos vers sont bons. Vous me le demandez, à moi. Vous l'avez auparavant demandé à d'autres. Vous les envoyez à des revues. Vous les comparez à d'autres poèmes, et vous êtes agité quand certaines rédactions refusent vos tentatives. Eh bien — puisque vous m'avez autorisé à vous donner des conseils — je vous prie de laisser tout cela. Vous regardez vers l'extérieur, et c'est justement cela, plus que tout au monde, qu'il vous faudrait éviter en ce moment. Personne ne peut vous conseiller ni vous aider, personne. Il n'y a qu'un moyen, un seul. Rentrez en vous-même. Explorez le fond qui vous enjoint d'écrire ; vérifiez s'il étend ses racines jusqu'à l'endroit le plus profond de votre cœur, répondez franchement à la question de savoir si, dans le cas où il vous serait refusé d'écrire, il vous faudrait mourir. C'est cela avant tout : demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit : suis-je *contraint* d'écrire ? Creusez en vous-même jusqu'à trouver une réponse profonde. Et si elle devait être positive, s'il vous est permis de faire face à cette question sérieuse par un simple et fort « *J'y suis contraint* », alors, construisez votre vie en fonction de cette nécessité ; votre vie doit être, jusqu'en son heure la plus indifférente et la plus infime, signe et témoignage de cet irrépressible besoin. Puis approchez-vous de la nature. Puis tentez, comme si vous étiez le premier homme, de dire ce que vous voyez, ce que vous vivez, ce que vous aimez et ce que vous perdez. N'écrivez pas de poèmes d'amour ; fuyez pour commencer les formes qui sont trop courantes, trop ordinaires : ce sont les plus difficiles, car il faut une grande force, parvenue à maturité, pour donner quelque chose qui vous soit propre là où sont installées en foule de bonnes et parfois brillantes traditions. Aussi, réfugiez-vous, loin des motifs généraux, auprès de ceux que vous offre votre propre quotidien ; peignez vos tristesses et vos désirs, les pensées fugitives et la foi en quelque beauté — peignez tout cela avec une ardente, silencieuse, humble sincérité, et servez-vous, pour vous exprimer, des choses qui vous entourent, des images de vos rêves et des objets de votre souvenir. Si votre quotidien vous paraît pauvre,